

L'art de la persuasion selon Pascal

par Laurent Susini, maître de conférences HDR à Sorbonne Université.

Tous les renvois aux fragments des *Pensées* suivant la numérotation proposée par l'édition de Philippe Sellier, on notera S. 1 pour renvoyer au premier fragment de cette édition, S. 2 pour renvoyer au deuxième, etc.

A la croisée de la rhétorique et de la théologie, la force de persuasion pascalienne ne se départit pas du clair-obscur de la religion qu'elle entend servir.

De l'éloquence de Pascal, l'extrême singularité a d'emblée retenu l'attention de ses contemporains, et confondu parfois dans une même admiration amis et ennemis de Port-Royal – quitte à susciter ainsi la stupéfaction d'un Rabin, qu'on ne saurait pourtant soupçonner en la circonstance de la moindre complaisance : « on n'avait encore rien vu en notre langue de ce caractère » (*Mémoires*, f° 368 r°) ; ou à motiver tel bref développement dans la première version de *La Vie de M. Pascal* que rédigea sa sœur Gilberte Périer, pourtant bien plus encline à camper son frère en saint des temps modernes qu'en maître de rhétorique : « Il avait une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire tout ce qu'il voulait ; mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était point encore avisé, et dont il se servait si avantageusement qu'il était maître de son style ; en sorte que non seulement il disait tout ce qu'il voulait, mais il le disait en la manière qu'il voulait, et son discours faisait l'effet qu'il s'était proposé. » (§ 37) Mais la curiosité du lecteur aussitôt piquée, Gilberte se garde d'aller plus avant et change de sujet, moins sans doute par goût du secret que parce que de telles considérations n'auraient, à ses yeux, guère de place dans la légende dorée qu'elle se propose d'écrire.

Un art de la prudence

Il est en ce sens bien plus surprenant que, des règles supposément inédites évoquées par sa sœur, Pascal en son *Art de persuader* lui-même ne propose à son tour qu'un parcours des plus frustrants : « définir tous les noms qu'on impose ; prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis » (§ 39) – est-ce vraiment là le tout de la persuasion ? Et, de manière symptomatique, les *Pensées* ne se font pas moins évasives : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence » comme « la vraie morale se moque de la morale », étant « sans règles » l'une et l'autre (S. 671). Formule aussi célèbre que provocante, semblant balayer la question de l'art oratoire avec une désinvolture toute mondaine, en renvoyant implicitement la rhétorique gréco-latine à la contention des collèges ou à l'emphase des pédants, mais dont l'affirmation railleuse d'une absence de règles ne saurait pour autant s'entendre sans contresens en termes d'arbitraire et de dérèglement.

Car, du point de vue de Pascal, ces règles existent bel et bien ; simplement, elles s'avèrent à la fois trop nombreuses et trop subtiles pour autoriser leur recensement et leur application point à point. Aussi s'offrent-elles au sentiment plutôt qu'à la connaissance, et à une vision de surplomb embrassant tout d'un seul regard plutôt qu'à la tension analytique d'un quelconque et, en l'occurrence, vain listage. En un mot, l'art oratoire pascalien ne ressortit pas d'un apprentissage visant la maîtrise de différents préceptes et techniques ; il engage avant tout cet art souverain et paradoxalement audacieux de la prudence étudié par Francis Goyet, et enté par l'auteur des *Pensées* sur les « juge[ments] d'une seule vue » et les intuitions fulgurantes de « l'esprit de finesse », en son opposition à l'esprit de géométrie (S. 670).

Des inflexions platoniciennes

C'est que le point qu'il s'agit ici d'atteindre s'avère *a priori* inassignable :

- point d'équilibre, tout d'abord, entre l'entendement et la volonté, définissant, aux fins de la persuasion, ce dont il est possible de convaincre sur la base, infiniment instable, de ce qui est susceptible de plaire ou de déplaire à chacun : « L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison ! » (*De l'art de persuader*, § 2)
- mais point d'équilibre, aussi bien, entre la raison et le cœur, définissant plus profondément ce qu'il est possible d'amener à *sentir* et à *croire* sur la base de ce qu'il est possible d'amener à *connaître*.

Autant dire que l'éloquence ainsi définie dans ses buts emprunte avant tout les voies d'une psychagogie, et que Pascal, consciemment ou non, semble assumer en cela l'héritage du *Phèdre* platonicien (271b-272d) : la conduite des âmes passe par la connaissance des âmes, on n'y introduit rien sans les avoir d'abord *pénétrées*.

Sa sœur Gilberte le confirme dans la seconde version qu'elle donne de sa *Vie de M. Pascal* : « il avait fort étudié le cœur de l'homme et son esprit ; il en savait tous les ressorts parfaitement bien. Quand il pensait quelque chose, il se mettait en la place de ceux qui devaient l'entendre ; et examinant si toutes les proportions s'y trouvaient, il voyait ensuite quel tour il leur fallait donner » (§ 37). Telle que Gilberte en rend compte, la démarche de son frère se veut ainsi doublement prudente. À l'examen préalable du destinataire de son discours, Pascal joint la volonté de s'effacer derrière celui qu'il entend convaincre, tant « on se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres » (S. 617). Prétendre s'imposer de l'extérieur avec autorité ou quelque forme de violence ? L'entreprise serait contre-productive : l'amour-propre nous engage à n'aimer que ce qui est nôtre. Dans la mesure du possible, Pascal s'attache donc à estomper l'altérité de son discours et à le *donner à entendre* autant qu'à l'énoncer directement. Et si le procédé échappe cependant à tout soupçon de manipulation, c'est que sa *vis insinuative* n'agit pas sur le mode de la greffe sournoise, mais de la réactivation insensible. « Quand un discours naturel peint une passion ou un effet », soulignent les *Pensées*, « on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût » ; c'est donc qu'en nous la « fai[sant] sentir », l'orateur ou l'auteur ne nous a « point fait montre de son bien, mais du nôtre. » Faisant fonds sur la théorie platonicienne de la réminiscence christianisée par saint Augustin dans son *De trinitate* (X, 1-2 et XV, 21), la rhétorique pascalienne tend à brouiller les frontières entre le dedans et le dehors, le nôtre et l'autre, au profit de l'émergence d'une « communauté d'intelligence » (S. 536) susceptible de figurer par le paradoxe de sa nature le « royaume de Dieu » lui-même : « Le bien universel est en nous, est nous-même et n'est pas nous » (S. 471).

Un fondement augustinien

La résonance théologique de la réflexion rhétorique n'a ici rien d'indifférent. Du point de vue pascalien, choisir de se mettre à la place de qui l'on veut convaincre, se résoudre à raisonner à partir de ses principes et de son langage même, parier, en d'autres termes, sur la capacité de son erreur à se faire voie de vérité, ce n'est pas seulement se plier à une exigence classique d'*aptum* ou d'accommodation ; c'est plus profondément tirer les conséquences du péché originel, qui prive l'homme de tout accès immédiat au vrai, et procéder ainsi, sur un plan rhétorique, à une application particulière de ce précepte plus général formulé par Augustin dans son traité *De la véritable religion* et rappelé par Pascal à sa sœur dès l'âge de 24 ans : « [i]l faut que nous nous servions du lieu même où nous sommes tombés pour nous

relever de notre chute » (*Lettre à Gilberte du 1^{er} avril 1648*). Car tel est bien le socle que sur lequel se construit une part essentielle de l'entreprise persuasive à l'œuvre dans *Les Provinciales* et les *Pensées* – tout à la fois son principe unificateur et son plus sûr levier.

« La coutume » est-elle devenue toute « notre nature » (S. 680) ? À tous les niveaux textuels, du plus large au plus étroit – et retrouvant en cela bien souvent les schèmes organisateurs de la rhétorique biblique mis en évidence par Roland Meynet –, Pascal choisit alors de faire assaut de répétitions, et de miser sur les forces impressives et méditatives de chacune d'entre elles pour « plo[yer] la machine », « incline[r] l'automate » (S. 59 et 661) et convertir enfin en sentiment le contenu d'une mémoire toujours revivifiée, entré dans le cœur à force d'inlassables réitérations.

L'emprise de l'amour propre contraint-elle désormais chaque homme et chaque femme à « n'aimer que soi » et à « ne considérer que soi » (S. 743) ? Forts du principe thomiste que « [l]a nature est une image de la grâce » (S. 738), Montalte et plus particulièrement Salomon de Tultie s'appliquent dès lors à jouer le jeu de l'amour propre pour mieux l'amener à se retourner contre lui-même, et recouvrant, à l'intention de leurs mondains lecteurs, le caractère chrétien de leur perspective éthique et spirituelle d'un séduisant vernis d'honnêteté, s'attachent à superposer, au moins superficiellement, deux voix que tout semblait opposer et dont les divers points de convergence, savamment mis en scène, invitent pourtant l'honnête homme libertin des années 1650-1660 à se ressaisir soi – expérience édifiante – comme une possible figure de la charité.

La raison est-elle incapable de « mettre le prix aux choses » (S. 78) ? Suivant l'exemple de Jésus-Christ, de saint Paul et de saint Augustin, qui « voulaient échauffer, non instruire », la seconde moitié des *Provinciales* et les *Pensées* dans leur ensemble s'emploient donc à tirer le meilleur parti des chaleurs conjointes d'un style puissamment figuré et d'un « ordre du cœur » progressant par boucles, renversements, diffractions et digressions successives, afin de propager en leurs lecteurs, plutôt que les lumières des savants, le feu mis en exergue dans le Mémorial.

Enfin, est-il devenu impossible de prétendre « poss[éder] la vérité directement » (*De l'esprit géométrique*, § 61), et tout homme ne « poss[ède-t-il] que le mensonge » (S. 164) ? Loin de s'en désoler, Pascal y trouve le moyen de flatter le goût de ses lecteurs pour « la chasse » plutôt que pour « la prise » (S. 134), en leur faisant parcourir les différentes gradations de ce « renversement continu du pour au contre » qui caractérise la manière dont les opinions vont se succédant « selon qu'on a de lumière » (S. 127 et 124). Il ne cesse de s'autoriser des conséquences intenable de telle ou telle proposition, par là même prouvée fautive (c'est le principe du raisonnement par l'absurde), pour faire valoir la vérité de sa contradictoire : « [S]i notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser » (S. 104). Et des *Provinciales* aux *Pensées*, il multiplie enfin les recours à l'argument dit de rétorsion, qui, consistant à reprendre « l'argument de l'adversaire en montrant qu'il s'applique en réalité contre lui » (O. Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF, 1991, p. 171) assure ainsi son assise au vrai par le seul détail des assauts que lui livre l'erreur.

Une rhétorique du clair obscur

Nulle résignation devant la nature déchue : selon Pascal, c'est par ses liens qu'on se libère. Retournant chaque difficulté en atout, et chaque marque de la corruption post-lapsaire en un chemin de vérité et de salut, la rhétorique pascalienne tend à considérer tout obstacle avec les yeux de Marc-Aurèle : comme « une matière à l'action ». Mais, ce faisant, la conversion qu'elle opère de la faiblesse en force ne saurait donc occulter le fondement de sa puissance de persuasion, ni même départir cette puissance du clair-obscur où la condamne son

origine. Et c'est bien en cela d'ailleurs que se manifeste le mieux sa cohérence avec les fondements du christianisme qu'elle entend défendre, religion à la fois sage et folle, se réclamant d'un Dieu caché et revendiquant pour finir l'impuissance de ses prophéties, de ses miracles et de ses preuves mêmes à se faire « absolument convaincants », « afin qu'il paraisse qu'en ceux qui [...] suivent [la religion], c'est la grâce et non la raison qui fait suivre » (S. 423). *Ne evacuata sit crux* (Première épître aux Corinthiens, 1, 17, citée en S. 417).

Blaise Pascal, *Pensées, opuscules et lettres*, éd. P. Sellier et L. Plazenet, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque du XVII^e siècle », 2010.

Blaise Pascal, *Œuvres complètes*, éd. J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, 4 vol., 1964-1992.

Dominique Descotes, *L'Argumentation chez Pascal*, Paris, PUF, 1993.

Philippe Sellier, *Port-Royal et la littérature. Pascal*, Paris, Champion Classiques, 2010.

L'Écriture de Pascal. La lumière et le feu. La « vraie éloquence » à l'œuvre dans les Pensées, Paris, Champion, 2008.